

Inégalités / Épars désassortis

Sophie Rolland-Manas

Il se passe quelque chose *

Un petit préambule avant de commencer pour dire que j'ai choisi d'opérer des modifications quant à mon titre et au propos initialement prévu. Aujourd'hui et compte tenu de la situation liée au coronavirus et à ses effets, c'est autrement que j'ai voulu cheminer...

*

Nous voici chacun au cœur d'une tourmente, de renversements de nos *habitus* et d'un confinement qui implique la contrainte à la non-présence des corps et, au final, ce soir un « drôle d'endroit pour une rencontre », pour le dire avec le titre d'un film emprunté à François Dupeyron. Chacun chez soi, confiné, et néanmoins la possibilité de continuer le travail ! Des « épars désassortis » ensemble, séparés. Et si nous savons bien que c'est le discours analytique qui fait lien entre chaque un, cela pose malgré tout la question de ce que peut être un dispositif sans la rencontre des corps, y compris pour des temps de travail.

Alors, en effet, il se passe quelque chose et qui s'inscrit dans le battement temporel de l'histoire actuelle que nous vivons. Car nous ne sommes pas avec cette pandémie dans un film, mais bien dans le surgissement du réel que nous traversons. Nous pourrions le dire avec cette question que posait il y a un an l'artiste, danseuse chorégraphe Maguy Marin concernant la transmission entre les générations : « Quel est ce temps présent que je partage avec mes contemporains ? Quel est ce moment de l'histoire du monde que nous vivons ensemble ¹ ? » Peut-être que des réponses viendront dans l'après-coup, mais ce que je peux dire, c'est que ce réel qui frappe, il nous traverse chacun et différemment. En effet, il n'y a pas de traitement généralisable face au réel et c'est la perspective analytique que de garantir une différence, c'est même le cheminement d'une cure menée jusqu'à son terme.

En effet, dans le champ de la psychanalyse, l'inégalité est de structure, du fait de l'inconscient qui n'est pas égalitaire, pas plus que l'égalité face au réel n'existe. Ainsi, pas d'égalité, pas d'harmonie, ce qui est renforcé par l'entrée dans le langage qui a comme conséquence une disparité de la parole et dans le même temps entre les êtres parlants.

Une psychanalyse orientée par le réel ne vise pas à éteindre ou effacer la disparité ni l'inégalité. De la quête de la vérité et de la revendication d'une égalité, il s'agit plutôt au bout de l'expérience de mettre une barre sur le signe égal (=), pour qu'il passe à la différence (≠). N'est-ce pas de s'y reconnaître dans une inégalité singulière, celle de la différence absolue, point de solitude radicale ? Et à partir de cette marque sinthomatique être en fonction d'analyste et aussi tenter d'en faire résonner quelques traces dans la communauté analytique dans un travail de transmission.

Aujourd'hui, dans cette situation particulière où les mouvements sont presque en arrêt, les déplacements au minimum et où l'on tente de standardiser le traitement face au réel, il est plus que jamais nécessaire de garantir la différence et d'accueillir la singularité. Personne n'est soumis ni ne subit la même chose. Nous pouvons entrevoir comment les uns bricolent des trouvailles, d'autres inventent des liens nouveaux, et puis il y a ceux pour qui la rencontre traumatique avec le réel empêche, stoppe le processus du cours de leur vie, s'habituant à l'isolement, voire au désespoir. C'est bien là que le psychanalyste est convoqué dans ce temps suspendu, et précisément par la question éthique concernant le désir. Lacan le rappelle dans son séminaire sur l'éthique, « la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir ² ». C'est ce que peut nous apprendre une psychanalyse, ne pas sombrer dans la culpabilité. Mais l'expérience du désir n'est pas chose simple, elle laisse in-tranquille. Il y a toujours la présence de la mort au cœur de tout désir. Dès l'entrée dans le langage, il y a cette mor-sure, cet empiètement de la mort sur la vie. « C'est toujours par quelques franchissements de la limite, bénéfique, que l'homme fait l'expérience de son désir ³ », dit Lacan. En effet, ce sont des étapes, des épreuves qui marquent le chemin d'une existence pour un sujet, « supporter la vie, reste bien le premier devoir de tous les vivants », écrit Freud en 1915 dans « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort ⁴ ».

Il s'agit alors pour le psychanalyste de se faire responsable de cette urgence lorsqu'un sujet dans un basculement, une vacillation, une confrontation avec le réel s'adresse à lui et de la façon dont il peut en répondre, dans son dire et dans son acte.

C'est à ce point que le psychanalyste, ou du moins que sa fonction est convoquée, car le réel, ce qui revient toujours à la même place, est bien ce avec quoi l'analyste a à faire dans la direction des cures qu'il mène. Et c'est singulièrement aussi avec la boussole du désir de l'analyste qu'il travaille, par ce qu'il a retiré dans sa propre analyse de la rencontre avec l'impossible et dans la passe à l'analyste par la confrontation avec sa propre horreur de savoir.


C'est dans cette dimension de la position de l'analyste que je comprends ce que dit Lacan en 1966 : « Tant qu'une trace durera de ce que nous aurons instauré, il y aura *du* psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives ⁵ ». Cela donne les prémices à son invention de la passe juste un an avant sa *Proposition* et cerne les contours de ce qu'il reprendra encore plus tard, en 1976, dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » concernant les cas d'urgence ⁶ et la nécessité d'écrire là-dessus avec ceux qui se sont risqués à faire la passe, à témoigner de leur expérience. Mais comment faire la « paire avec eux », ceux qu'il nomme les « épars désassortis » ?


Car, bien sûr, du côté des analystes, des AE, il n'y a que du particulier aussi, du un par un, et d'autant plus désassortis et inégaux. Comment alors chaque inégalité peut-elle résonner entre eux ? Transmettre quelque chose de son cru, de ses élaborations qui ait une « valeur » pour d'autres subit un paradoxe. La transmission se heurte à un point d'impossible. Le reste incurable, intraduisible qui fait point d'absence n'est pas transmissible. Peut-être s'agit-il de le reconnaître, en tout cas de le dire.


Pas plus ou pas moins les AE ne forment un groupe, il n'y a pas d'identification à un trait idéal. Néanmoins, si l'élaboration du travail analytique se fait à partir d'un point de solitude radicale, elle ne se transmet pas sans les quelques autres ou du moins les quelques autres uns. Peut-on gager que dans l'École, la communauté de travail, ce sont quelques voix dissonantes qui résonnent et laissent traces ? Celles de *lalangue* de chaque un ?


Je terminerai avec quelques mots de la danseuse Maguy Marin qui font résonance : « Sentir la brièveté du temps de la vie, l'urgence d'agir avant de passer mon tour... Saisir la vie, l'œuvre du temps... l'argile unique dont nous sommes faits ⁷. »


Mots-clés : différence, urgences subjectives, désir, solitude, uns, transmission.


*  Intervention au séminaire Champ lacanien « Inégalités », à Paris, le 23 avril 2020, « Épars désassortis ».


1.  Paroles de Maguy Marin extraites du film documentaire *Maguy Marin, L'Urgence d'agir*, de D. Mambouch, 6 mars 2019.


2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 368.

3.  *Ibid.*, p. 357.

4.  S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1983, p. 40.

5.  J. Lacan, « Du sujet enfin en question », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 236.

6.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 573.

7.  Paroles de Maguy Marin, dans *Maguy Marin, L'Urgence d'agir, op. cit.*